

Fohlen, Claude, *Qu'est-ce que la révolution industrielle?*
(Collection « Science nouvelle »), Éditions Robert Laffont, Paris,
1971, 317 p.

Albert Faucher

Volume 3, numéro 3, 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700231ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700231ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Faucher, A. (1972). Compte rendu de [Fohlen, Claude, *Qu'est-ce que la révolution industrielle?* (Collection « Science nouvelle »), Éditions Robert Laffont, Paris, 1971, 317 p.] *Études internationales*, 3(3), 426–427.
<https://doi.org/10.7202/700231ar>

Center Studies, N° 68), Harvard University Press, Cambridge, Mass., 1972, x + 376p. ; ill.

Cette biographie, résultat d'études doctorales à l'université Harvard, s'appuie sur des sources imprimées ainsi que sur des travaux d'analyse publiés en Russie et en Allemagne, le plus récent de ceux-ci étant la docte étude du professeur Eberhard Müller de l'Université de Tübingen (*Russischer Intellect in europäischer Krise : Ivan V. Kireevskij*, Cologne, 1966). Malgré un manque évident d'originalité, cette excellente monographie fait honneur à la réputation établie du Centre des recherches russes de l'institution commanditaire. Les coquilles typographiques sont remarquablement réduites et la traduction des citations du russe en anglais assez fidèle. Cependant un malheureux *lapsus calami*, qui place George Sand parmi les « hommes » de lettres du XIX^e siècle (p. 103), fera sursauter les féministes à travers le monde.

L'auteur, professeur adjoint d'histoire de l'université Brown de Providence, R.I., est, de toute évidence, au début d'une carrière pleine de promesses. Il sait bien organiser ses données et manie sa plume avec talent, excepté peut-être dans les quelques pages où il est question de généalogie. Son sujet appartient à l'histoire des idéologies de l'Europe centrale et orientale, avec application directe en Allemagne et en Russie. Cette sorte d'histoire mène inévitablement au comparatisme et elle ne se laisse pas volontiers délimiter avec rigidité. Le professeur Gleason sait bien mener sa barque à cet égard.

Ivan V. Kireevsky (1806-1856) fait partie de l'élite intellectuelle russe qui a tant œuvré pour créer, dans des conditions assez difficiles, une littérature nationale, une littérature qui s'est signalée par sa profondeur d'analyse sociologique ainsi que par son engagement idéologique. Aristocrate de naissance, il eut une jeunesse marquée par l'idéologie allemande telle que formée par Kant, Hegel, Fichte, Herder, Schelling et passe, ainsi que son frère, pour un des hommes les plus cultivés de son temps (p. 24). Comme critique littéraire, il s'est fait l'interprète ardent de cette idéologie et le champion de l'idée du progrès dans un pays où l'arbitraire régnait et où il fallait avoir du courage pour s'exprimer librement.

Cependant, lorsqu'il a fallu appliquer cette idéologie aux réalités russes, le progressiste libéral des années 1830 se transforme, dans une décennie, en authentique conservateur moscovite qui ne voit en Occident que corruption et décadence. Cette métamorphose est décrite avec une fidélité remarquable. Elle fait penser aux constantes psychologiques du comportement humain : la mystique du conservateur, qui cherche des solutions aux problèmes contemporains dans un passé idéalisé et peu conforme aux réalités du présent et de l'avenir, n'est pas typiquement russe mais universelle. Donc, la valeur réelle de cette monographie repose sur le fait qu'elle est plus qu'une simple biographie ; elle constitue un aspect important du processus de la transmission de l'idéologie allemande dans le monde russe, au moment même où celui-ci se pose des questions angoissantes sur son passé, sur son présent, et sur son avenir. Enfin, la vie tourmentée et l'œuvre de Kireevski nous font voir en détail l'enchaînement idéologique qui a donné naissance au slavophilisme, le premier d'une série d'*ismes* qui secoueront brutalement et avec persistance une société traditionnelle jusqu'à l'avènement et jusqu'au triomphe du bolchevisme de Lénine.

Basile G. SPIRIDONAKIS

Histoire,
Université de Sherbrooke.

FOHLEN, Claude, *Qu'est-ce que la révolution industrielle ?* (Collection « Science nouvelle »), Éditions Robert Laffont, Paris, 1971, 317p.

L'auteur, professeur à la Sorbonne, a voulu présenter un bilan de la recherche sur la révolution industrielle. Cet événement qui se déroule entre 1760 et 1830, approximativement, correspond au décollage de l'économie industrielle de l'Angleterre. C'est en Angleterre, en effet, que se réalise, à cette période, la première expérience d'une industrialisation comme phénomène global impliquant mécanisation et entraînant urbanisation. La technologie nouvelle affectait les hommes et les choses, modifiait les structures sociales, ébranlait les institutions, exigeait enfin des réformes politiques et électorales. Il ne faut donc pas se surprendre si les historiens anglais se sont particulièrement

appliqués à l'étude de ce phénomène qui allait se propager et se répéter avec certaines variantes, en Europe occidentale et en Amérique du Nord, au cours du XIX^e siècle. Le phénomène s'est enfin imposé à l'attention de tous les historiens économiques.

Le professeur Fohlen nous montre comment la contribution de l'histoire économique à l'étude de cette question s'est enrichie depuis une vingtaine d'années, grâce à la collaboration des économistes qu'un intérêt marqué pour le développement des pays jeunes et des régions sous-développées orientait vers la recherche des conditions préalables aux essors industriels. L'appui des statisticiens et, en particulier, de ceux qui ont fait l'effort de colliger les séries chronologiques pertinentes à ce champ d'étude, confère à l'historiographie récente un nouveau caractère de crédibilité.

Mais le débat n'est pas clos. On continue de se demander : qu'est-ce donc que la révolution industrielle ? À cette question, on a pourtant livré plusieurs réponses déjà. Ces réponses s'accordent sur un fond commun d'observations mais elles diffèrent sur le choix des facteurs explicatifs et par les méthodes d'analyse. Les historiens ne s'entendent pas sur un ordre de priorité des secteurs de l'économie dans le déclin et la promotion du développement industriel. Tel schéma privilégie le facteur démographique, tel autre le facteur agricole ou autres.

On ne s'étonnera pas que le professeur Fohlen questionne certains historiens sur leur pondération des « causes » et des « effets » de la révolution industrielle en Angleterre. La causalité peut-elle s'établir nettement en ce domaine où dominent les conflits et où, du reste, tant de motifs et tant d'actes refusent encore de se dévoiler aux chercheurs ? Au surplus, l'auteur ne manque pas de le rappeler, la révolution industrielle en Angleterre n'épuise pas la notion de révolution industrielle ; elle n'explique pas toutes les révolutions industrielles. Chacune d'elles revêt des caractères spécifiques ; et la recherche de caractères communs à toutes les révolutions industrielles, à travers et au-delà de ces spécificités, invite à la comparaison. Pour cette raison, l'auteur paraît bien avisé de nous fournir en annexe des tableaux, des graphiques et des cartes qui orientent le lecteur dans la voie de la comparaison.

Les chapitres sur les classes sociales et la révolution industrielle soulèvent beaucoup d'in-

térêt. Ils ramassent en quelques chapitres une littérature que la contestation contemporaine remet à l'ordre du jour ; et cette littérature, le professeur Fohlen la replace dans des perspectives nouvelles. Effort éminemment utile et qui s'exprime dans un style agréable.

Il faut féliciter l'auteur de ses références à des ouvrages que l'historiographie britannique a retenus dans l'ombre, notamment les travaux d'Alexis de Tocqueville, de Louis Cazamian et de Léon Faucher.

Albert FAUCHER

*Sciences sociales,
Université Laval.*

FORNARI, Harry, *Mussolini's Gadfly* – Roberto Farinacci, Nashville, Vanderbilt University Press, 1971, xiv + 237p.

Le fascisme italien a donné matière aux recherches historiques depuis la marche victorieuse sur Rome, en octobre 1922. Toutefois, les recherches ont porté principalement sur Benito Mussolini et le parti fasciste, laissant dans l'ombre les subalternes et les partisans du Duce. Dans sa biographie de Roberto Farinacci, Harry Fornari démontre la nécessité d'études plus nombreuses et plus poussées sur les chefs du parti afin de mieux saisir la complexité du fascisme italien.

Selon l'auteur, Farinacci était plus fasciste que Mussolini lui-même. Peu habitué aux subtilités de la vie politique, Farinacci préconisait la violence pour résoudre tous les problèmes du régime. À Crémone, il s'empara du pouvoir par une attaque armée sur la préfecture et, pendant vingt ans, il administra la province comme son fief personnel. Pour lui, la violence faisait partie du fascisme et il critiqua Mussolini lorsque le dictateur s'efforça de stabiliser le régime. Ce fut Farinacci qui, le premier, ordonna la répression lors du soulèvement public au sujet de l'affaire Matteotti et il fut parmi les plus farouches partisans des lois raciales du mouvement fasciste. Le « Ras de Crémone », comme on l'appelait — ce n'est pas étonnant — admirait la force et la puissance de l'Allemagne nazie et c'est encore lui qui réclama le premier que le parti cède le contrôle du pays aux Allemands, en juillet 1943.